

—Mon Dieu ! s'écria l'un de nous, interrompant Théodore, quand le jugement viendra et que la charité de cette femme sera glorifiée aux yeux de la terre et de tout l'univers céleste, quelle pensée aurons-nous de nos misérables aumônes, si pompeuses et pourtant si avares !

—Oui, reprit un autre, quelques-uns recevront le ciel pour un verre d'eau mais beaucoup recevront seulement ce qu'ils auront donné. Quand ils auraient donné des millions, qu'ils seront pauvres alors !

—Dieu qui voit ses pauvres, ajoutai-je, et qui n'est pas embarrassé de les nourrir, se sert souvent de notre paresse et de notre vanité pour venir à leur secours. Mais comment voudrait-on qu'il nous sût gré d'un peu d'argent jeté au pauvre pour nous débarrasser de sa vue et de sa prière ? Autant vaudrait dire que c'est vertu de prendre une voiture pour s'épargner le mauvais chemin et le mauvais temps. Et ces riches qui achètent à prix d'argent un renom de charité, sans songer le moins du monde à ranimer la charité dans leur âme, ils peuvent bien s'attirer le sourire des quêteuses, et le remerciement de quelque conseil municipal ; mais que leur doit de plus le bon Dieu ? Trop heureux si cette générosité ne s'appelle pas hypocrisie dans le ciel, et ne leur est point imputée à crime ! Pour moi, j'aurais de quoi bâtir cent hôpitaux, et je les bâtirais, que mon œuvre serait petite, à côté du moindre verre d'eau et du plus mince et du plus dur morceau de pain qu'ait donné cette angélique créature.

—C'était une femme ignorante, continua Théodore ; mais vive, gaie, pleine de bon sens parfait et supérieur que l'on trouve toujours chez les ignorants qui connaissent Dieu. Je ne pense pas qu'elle ait su lire : et quand elle parlait du ciel, de l'âme et de Dieu, je vous assure qu'elle en parlait plus clairement, plus éloquemment et plus sagement que nous. J'ai rencontré dans ma vie des philosophes entêtés, contre lesquels je m'épuisais vainement, que j'aurais voulu voir au foyer de cette ignorante, ou à son chevet lorsqu'elle y attendait paisiblement sa fin. Elle fut charitable envers la souffrance, et douce envers la mort ; elle les vit venir et les reçut comme elle avait reçu les pauvres, ces autres visiteurs de Dieu : avec le sourire, l'empressement et la paix. Les souffrances lui donnaient souvent le délire, alors elle s'agitait, criait, bondissait, devenait folle, et il fallait la lier. Or, elle ne voulait point qu'on la liât. Quand une crise s'annonçait, sa fille prenait tranquillement les cordes : —Allons ; ma mère, il faut que je vous lie. —Pourquoi donc, ma fille ? —Votre mal vous reprend. —Je l'assure que non. —Si, ma mère, je le vois. —Je ne veux pas qu'on me lie, s'écriait-elle avec force. —Eh quoi ! reprenait la fille, Notre Seigneur lui-même n'a-t-il pas été lié ? L'effet de ce mot était immanquable. Le nom puissant de Jésus-Christ calmait soudainement tout le désordre de la nature. Cette pauvre malade présentait ses bras : Fais, ma fille, disait-elle ; et elle se laissait lier.

—Je l'aimais beaucoup ; j'allais souvent la voir et m'édifier auprès d'elle. Sa prière était céleste ; elle disait, d'admirables choses. Un jour, en entrant, son état me parut tout d'abord très amélioré. Elle semblait avoir plus de force ; elle parlait gaiement et nettement. —Vous voilà bien, lui dis-je. —Mais oui, me répondit-elle ; c'est fini ; c'est aujourd'hui que je meurs. Je me tournai vers sa fille, et je lui demandai l'avis du médecin, ne pouvant croire qu'elle fut si basse. —Le médecin est content, me répondit cette fille avec la même fermeté ; mais moi je crois que ma mère va mourir, puisqu'elle le dit. —Oh ! j'en suis bien sûre, reprit la bonne femme, de minute en minute je sens que le moment approche. Je suis prête ; j'ai vu M. le curé, il m'a promis de revenir ; j'aurai le temps de me confesser encore une fois ; j'irai jusqu'au soir. Et elle se mit à me parler du ciel avec un accent de la foi et de la vérité qui prophétisait dans la bouche des saints mourans. C'était là surtout ce qui me faisait penser qu'elle allait en effet mourir, car extérieurement elle ne s'affaiblissait pas. Vous jugez bien qu'il n'y avait là pas plus de philosophie et de jactance qu'il n'y avait de terreur. L'humble créature ne s'était jamais dit qu'il convenait de mourir bravement. Elle ignorait que sa vie eût été sublime, et je savais seul quel grand spectacle m'offrait sa mort. Point de faiblesse, point de regrets, point d'impatience : c'était le voyageur au terme de sa course, qui voyant à peu de distance la maison de sa famille, oublie le chemin qu'il a fait, ne doute pas de l'accueil qui l'attend, et déjà se sent tout reposé par le seul aspect du lieu de son repos. Le médecin vint, et dit encore, sans ébranler la conviction de la malade, qu'elle n'était pas au moment de mourir. Il ne lui trouvait qu'un peu de fièvre ; et moi, persuadé comme elle que son heure était heureusement venue, je me demandais si cette fièvre, qui lui donnait la force et l'éclat de la santé, venait de la faiblesse du corps ou de la force de l'âme, trahissait la nature expirante, ou révélait l'assistance de Dieu. Le curé vint, nous nous écartâmes, et l'humble mourante se confessa une dernière fois. Semblable à l'envoyé fidèle, qui, sans songer au mérite de sa mission bien remplie et du long chemin qu'il a parcouru, secoue, avant d'entrer au palais de son roi, un reste de poussière jeté sur lui par l'effort des vents, oh ! qu'il faisait beau la voir, toute revêtue de la splendeur du pardon suprême, attendre, pour ainsi dire debout, l'audience, le jugement, la récompense magnifique du tout puissant maître qu'elle avait si bien servi. Elle ne cessa point d'être modeste, et néanmoins, entre elle et moi, la supériorité du rang temporel disparut. Sur ce lit, où les pauvres avaient si souvent pris sa place, elle était sur un trône au pied duquel, possesseur des biens mensongers de la terre, je reçus avec bonheur la promesse d'être protégé par celle qui avait pour jamais conquis les biens véritables. Je ne lui demandai point de me bénir, elle ne m'aurait pas compris ; je lui demandai de prier moi, elle m'en

donna l'assurance. —Et le soir même elle me tint parole. Ainsi qu'elle l'avait annoncé, elle acheva le jour, mais elle n'alla pas plus loin. Au moment où le soleil entre dans la mer, cette âme bénie s'éleva paisiblement dans l'éternité. Elle arriva devant Dieu avec les prières de l'Angelus. Si les bienheureux, laissaient ici bas une autre lumière que celle dont ils illuminent nos cœurs, l'œil aurait, ce soir là, compté une étoile de plus parmi les flambeaux charmants qui dirigent dans la nuit les pas fatigués du pauvre et du pélerin.

(A continuer.)

## VARIÉTÉS.

—On écrit d'Altona, près de Hambourg, le 12 octobre :

“En fouillant un terrain situé près du village de Pappenbuhl, dans le district d'Eiderstedt (duché de Schleswick), pour y jeter les fondemens d'une maison, on a découvert, à quinze pieds de profondeur, un bateau formé d'un seul tronc de chêne, et arrondi au dessous. Ce bateau, fortement endommagé par l'humidité, a 32 pieds de longueur, 2 de profondeur et 2 pieds et demi de largeur au milieu. Aux bords il y a de chaque côté quelques trous percés à l'aide d'un forêt, mais nulle part il n'y a trace ni de clous, ni de ferrement. Le lieu où ce bateau a été trouvé était anciennement un canal qui joignait la rivière de l'Eider à celle de Hever ; ce canal, consacré au dieu Ægir (le Neptune des anciens Scandinaves), fut comblé à l'époque où le Christianisme fut établi ; il est donc probable que ce bateau date du huitième ou pour le moins du neuvième siècle de notre ère. Il a été acquis par le gouvernement, qui le destine au musée des antiquités du Nord, qui ne possède que très peu de monumens qui se rattachent à la navigation des habitans primitifs de la Scandinavie.”

UNE SURPRISE NOCTURNE.—Un journal anglais, le *Rochester-Post*, raconte ce qui suit : “En 1798, lord Ashburton, avec un ou deux amis, visitait les chutes du Niagara. À son retour, il s'arrêta aux chutes de Genesée. Il fallut camper en plein air, dans la nuit, parce qu'il ne se trouvait pas d'habitation dans le voisinage. On redoutait quelque attaque nocturne des indiens. On fit bonne garde. Vers l'entrée de la nuit, on entendit à quelque distance le bruit des pas de personnes qui s'approchaient ; on ne tarda pas à distinguer les voix de ces visiteurs inattendus ; ils parlaient français. Dans peu d'instans on eut fait connaissance, et lord Ashburton et ses amis reçurent cordialement dans leur tente Louis-Philippe et les personnes qui l'accompagnaient.”

—La *Revue de Genève* avait dit que le gérant responsable du *Journal de Genève* ne savait pas écrire ; pour prouver que c'est là une horrible calomnie, celui-ci a adressé au rédacteur de la *Revue* la lettre suivante, que la *Revue* publie textuellement, à ce qu'elle dit, en ces termes :

Geneve le 30 octobre 1842.

Monsieur Jame fazi

il paraît Monsieur d'at praes votre feuille de samedi que vous en voulez à ma père sonne aussi bien qu'à celle de mon sieur le comte chose étonnante vu que ya ne vous ai jamais donn's au cun-motif de haine contre votre personne vous faire un reproche à Monsieur Le comte de ce que son éditeur ne sai pas écrire une ligne comment pouz vez vous savoir vous n'avez eu aucune preuve de ce que vous a vancez il est vrai que Je ne suis nis écrivain profond ni orateur de votre espèce vous croyez peutêtre me blesser en disant que Je ne sais pas écrire non Monsieur Je rougirai pas il y a 18 ans que Je suis dans le commerce et ce pendant je ne vous ai jamais pries de venir faire ma correspondance et si vous vouslez prendre les choses en ridicule il n'y oraurait bien tôt plus personne qui sache écrire une ligne que vous je finis donc pare vous dire que je me contente du peu que sais ta chez de vous en contenté afin de ne blesser l'a mour propre de personne chose étonnante la part d'un écrivain profond tel que vous je pense donc que vous serez dans le cat de me comprendre en ces quelque ligne écrite demamain a fin de dé per sua dez de ce que vous a vancez dans votre N<sup>o</sup> de samedi. dans la tente que vous voudré bien vous rétracter

J'ai l'honneur de vous saluer.

E.N. MÉTRAL,

éditeur du journal de geneve.

De son côté, le *Journal de Genève* prétend que M. Vancy, imprimeur et éditeur responsable de la *Revue*, ne sait pas lire. Le fait mériterait d'être constaté, dit le *Fédéral*, car un imprimeur qui ne connaîtrait pas ses lettres serait assurément un phénomène fort rare. Du reste, il est curieux de voir deux journaux radicaux se montrer si pointilleux en fait d'éducation, eux, aux yeux desquels peu importe le degré, quelque bas qu'il soit, sur lequel on est placé dans l'échelle sociale, pour être apte à décider les questions les plus ardues dans les affaires de l'Etat.

MORTE DE JOIE.—Mardi 11 du courant, la dame Luruié, propriétaire et cultivatrice, de la commune de Montanel, était avec d'autres femmes occupées à laver la lessive à la rivière de Tronçon, distante d'un demi-kilomètre de son domicile. Vers deux heures du soir, le plus jeune de ses enfans accourut lui annoncer que son frère, Louis Luruié, carabinier au 6e léger, vient d'arriver à la maison. Cette pauvre mère transportée de joie laisse son battoir, veut courir pour embrasser son fils ; mais hélas ! à peine a-t-elle fait quelques pas qu'elle tombe morte de joie.—Ce n'est pas sans peine qu'on est parvenu à calmer le désespoir du malheureux fils qui, voulant faire une surprise agréable à ses parents, est la cause involontaire de la mort de sa mère.